

LES INFLUENCES ETHNIQUES

DANS LA RELIGION GRECQUE

*Essai d'application de la méthode ethnologique
à l'histoire religieuse¹.*

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Il se manifeste depuis quelque temps dans l'étude des religions une tendance plus ou moins déclarée à faire intervenir les influences ethniques. Les diverses conceptions religieuses sont considérées de plus en plus comme des manifestations caractéristiques de la mentalité spéciale à chaque race. Comme on est arrivé d'autre part à reconnaître qu'il n'y a plus de peuples de race pure, que les nations sont depuis longtemps des agrégats de races diverses, on a été conduit à ne plus regarder les religions dites nationales comme des systèmes homogènes et dus à une conception unique, mais comme de véritables synthèses conciliant, parfois assez mal, des tendances différentes, et représentant des compromis assez hasardeux. La fusion d'éléments divers ainsi réalisée dans la plupart des religions correspondrait à la fusion qui s'est effectuée socialement entre races distinctes chez les nations correspon-

1. Dans notre Introduction au tome XXIX, nous avons annoncé — et expliqué — notre intention de faire une large place à l'étude des origines. En publiant ce suggestif article, riche en hypothèses, nous serions heureux d'appeler la discussion sur les problèmes qu'il soulève. (N. D. L. R.)

dantes ¹. De là il est facile de conclure qu'on peut reconnaître les éléments constitutifs d'un système religieux en distinguant les éléments ethniques du peuple qui l'a adopté, et en attribuant à chacun de ceux-ci la part d'idées religieuses qui répond à ses conceptions et à ses traditions particulières.

Les mythologies doivent donc, comme les langues, garder trace des mélanges qui ont formé les peuples. A côté d'un élément prépondérant qui cache souvent les autres, on doit trouver les restes de croyances plus ou moins bien amalgamées et transformées. Cela peut se réduire à quelques survivances secondaires dont le sens est perdu ou altéré, ou au contraire se manifester par un véritable syncrétisme qui groupe sur le même pied des croyances religieuses de même valeur.

En général le fait se traduit dans les mythologies par des luttes ou conflits entre divinités, écho des luttes réelles qui se sont produites entre les éléments ethniques qui adoraient ces divinités. On a souvent émis l'idée que les guerres entre dieux symbolisent des guerres entre races ; on la trouve déjà chez Varron ², et chez Leibnitz ³ ; elle a été reprise et développée par Bernhoft ⁴, Rohde ⁵, Gruppe ⁶, etc. Mais ce sont surtout des savants anglais qui en ont déduit des conséquences intéressantes. Miss Jane Harrison ⁷, en 1903, reprenant la distinction établie par Rohde entre dieux chthoniens et dieux ouraniens, en a tiré une interprétation de la religion grecque très séduisante. Les rites ouraniens, ou si l'on veut, olympiens, se seraient superposés aux rites chthoniens ; ce sont deux strates de pensée religieuse qui correspondraient à des peuples différents, d'une part aux Méditerranéens préhelléniques avec leur civilisation minoenne, d'autre part aux Grecs proprement dits, avec la civilisation classique.

M. Ridgeway ⁸ a adopté en 1906 le même point de vue. D'après

1. Cette conception du rôle des races dans la formation des religions a déjà été émise par plusieurs auteurs. Citons Decharme, *Myth. de la Grèce ant.* (Intr., xxix) : « Il faut tenir compte d'une distinction importante dans l'étude des fables grecques ; la distinction des races auxquelles ces fables appartiennent et des contrées où chacune d'elles a eu son développement local. C'est en se plaçant au premier de ces points de vue que M. Dietrich-Müller a composé sa *Myth. des races hellén.* ».

2. Varron, *De gente pop. rom.*, I, frag. 6.

3. Voir *Rev. Ét. Anc.*, 1912, p. 412.

4. Bernhoft, *Staat und Recht der Römer*.

5. Rohde, *Psyche*.

6. Gruppe, *Griech. Myth.*, II, 754.

7. Jane Harrison, *Prolegomena to the study of greek religion*, Cambridge, 1903.

8. Ridgeway, *Early age of Greece*, I, 374.

lui, le duel entre les religions chthonienne et ouranienne correspond à la guerre entre les Pélasges et les envahisseurs Nordiques, peuples dont la fusion a produit les Grecs de l'histoire.

On peut encore citer comme exemples de la même méthode les études de M. Marti sur les origines hébraïques ¹, de M. Baden Powell sur les habitants primitifs de l'Inde ², de M. Perdrizet sur la distinction entre les Gètes et les Thraces ³, et de M. Ramsay sur la population phrygienne ⁴.

J'ai moi-même exposé en 1915 ⁵ que, dans la mythologie eddique, la lutte entre les deux groupes de divinités appelées les Ases et les Vanes, traduisait le conflit réel de deux races entrant dans la composition des peuples germaniques.

Enfin, tout récemment, M. Piganiol ⁶, a fondé sur le même principe toute une théorie nouvelle des origines de Rome.

Il y a donc là une méthode générale, riche en applications nombreuses, et capable de nous éclairer sur la formation des religions antiques par un parallélisme avec la composition ethnique des peuples qui les ont pratiquées.

Mais l'application de cette méthode suppose la connaissance exacte des caractères physiques et moraux des peuples dont on s'occupe, et des races qui les constituent. Nos données sur ce point sont encore assez limitées et controversées ; aussi faut-il toujours faire précéder l'étude d'une religion de l'étude ethnologique du peuple auquel elle appartient, et cette recherche doit être poussée jusqu'à l'analyse des premiers éléments constitutifs de ce peuple.

Si nous voulons appliquer la nouvelle méthode à l'étude de la religion grecque, nous devons d'abord tenir compte de ce que le peuple hellénique ne se compose pas seulement de véritables Aryens. On admet universellement que l'invasion aryenne, qui a donné à la Grèce ses caractères historiques, a recouvert des peu-

1. Marti, *Religion des alten Testaments*, 1906.

2. Baden-Powell, *Indian village community*.

3. Perdrizet, *Géta roi des Edones* ; *Bull. Corres. Hell.*, XXXV, 1911, p. 108.

4. Ramsay, *A study of Phrygian art* ; *Journ. of Hell. Stud.*, IX, 1888, p. 350.

5. G. Polsson, *La Race germanique et sa prétendue supériorité* ; *Rev. anthropologique*, janvier 1916.

6. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*.

ples et des civilisations antérieurs dont elle a laissé subsister une partie. C'est sur cette considération que s'appuyent Miss Harrison et M. Ridgeway pour opposer aux cultes chthoniens des anciens possesseurs du pays les cultes ouraniens des envahisseurs. On peut admettre avec eux que les vaincus appartenaient surtout au peuple qui a développé la civilisation minoenne, et se composaient par suite en majorité de Méditerranéens. C'est donc à cette race bien caractérisée physiquement, et dotée d'une civilisation originale, que doivent être attribués les cultes chthoniens d'une conception si particulière que les auteurs ci-dessus rappelés ont mis en évidence aux temps minoens, et retrouvés plus ou moins modifiés dans la religion grecque.

Les mêmes auteurs attribuent aux envahisseurs aryens ce qu'ils appellent la religion ouranienne, et la regardent comme l'expression intégrale de leur mentalité propre, de leurs sentiments innés. Ils semblent admettre par là que les Aryens possédaient l'homogénéité, l'unité d'une race pure, n'ayant qu'une seule conception, fortement personnelle, de l'idéal religieux. Or l'opinion générale est établie aujourd'hui que les Indo-européens ne sont pas une race définie, mais un complexe de races déjà très mélangées. C'est cette constatation qui a contribué à ruiner la doctrine de la mythologie comparée, en renversant toutes les conclusions qu'elle fondait sur le dogme d'une race privilégiée, douée d'aptitudes spéciales, et possédant une civilisation absolument personnelle. Il a fallu se résigner à reconnaître dans les peuples aryens les mêmes éléments ethniques qui ont contribué à former toutes les populations de l'Europe, et même d'une partie de l'Asie et de l'Afrique.

A vrai dire on discute encore sur les races primitives qui entrent dans la composition des peuples historiques. L'hypothèse la plus simple et en même temps la plus compréhensive et celle de Ripley, qui n'admet que trois races fondamentales. Déjà Penka¹ posait un principe analogue en distinguant ce qu'il appelait les trois races aryenne, touranienne et nègre, mais en les caractérisant d'une façon trop tendancieuse, pour les besoins de sa thèse progermaniste.

Ripley² distingue les trois races suivantes : La race nordique, dolichocéphale, de haute taille et blonde ;

1. Penka, *Die Herkunft der Arier*, Vienne, 1886.

2. Ripley, *The racial geography of Europe*, 1898 ; *The races of Europe*, 1900.

La race méditerranéenne, dolichocéphale, de petite taille et brune ;

La race alpine, brachycéphale, de petite taille, et moyennement brune.

Cette division est admise par la plupart des auteurs de langue anglaise. On la trouve chez Peake ¹, Osborn ², Haddon ³, Madison Grant ⁴, Chalmers Mitchell ⁵, etc.

En France on se rallie plutôt à la théorie de Deniker ⁶, qui distingue en Europe six races principales et quatre races secondaires. Mais cette répartition se rapporte aux populations actuelles, et il est à craindre que toutes ces races ne soient pas réellement primitives, et représentent des mélanges ou des variations fixées dans le cours des siècles. En laissant de côté les races secondaires et en ramenant les races principales à des types bien distincts, on retombe sur le classement de Ripley qui, dans l'état actuel de la science, donne une idée suffisante des facteurs principaux des populations historiques. Je m'y suis rallié complètement dans de précédentes études ⁷ et ce sera encore mon point de départ dans les présentes recherches.

J'ai dit ailleurs ⁸ qu'il n'était pas possible pour le moment de savoir laquelle de ces trois races avait joué le rôle principal dans la formation des peuples aryens, et qu'il fallait provisoirement regarder ceux-ci comme constitués par toutes les trois à peu près dans la même proportion.

Dans ces conditions la religion des Hellènes, à leur arrivée sur le sol de la Grèce, ne peut plus être tenue pour homogène, et se définir par une appellation précise, telle que celle d'Ouranienne. Ce n'est pas seulement par l'absorption des croyances religieuses des indigènes soumis que la religion grecque a englobé des éléments chthoniens ou autres, contradictoires avec ses tendances spéciales. Les Méditerranéens auxquels on attribue les cultes

1. Peake, *The origin of the Dolmens*, *Man*, XVI, 1916, n° 8, p. 116.

2. Osborn, *Men of the old stone age*, New-York, 1916.

3. Haddon (A.-C.), *The wanderings of peoples*, Cambridge, 1911.

4. Madison-Grant, *The passing of the great race*, New-York, 1916.

5. Chalmers-Mitchell, *Le Darwinisme et la Guerre*, Paris, 1916.

6. Deniker, *Races et Peuples de la terre*, 1900.

7. G. Poisson, *L'Origine celtique de la légende de Lohengrin*, extrait de la *Revue Celtique*, suivi de notes additionnelles (voir note E), 1913, H. Champion, Paris. — *La Race germanique et sa prétendue supériorité*, 1916. — *L'Origine latine des Roumains*; *Rev. anthropologique*, 1917, n. 9-10.

8. Dans les études ci-dessus visées.

chthoniens ont pris part eux-mêmes à l'élaboration de la famille indo-européenne, et ont dû dès lors laisser une trace de leurs conceptions religieuses dans le syncrétisme aryen. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que la rencontre des envahisseurs hellènes avec les indigènes de race méditerranéenne a rendu de la vigueur aux quelques croyances spéciales à cette race que les Aryens avaient conservées pures. De même l'influence d'autres peuples soumis ou voisins a pu faire réapparaître dans la religion grecque les tendances propres aux deux autres races primitives.

En résumé, il ne suffit pas de distinguer dans la religion grecque les apports des Hellènes primitifs et des indigènes qu'ils ont soumis. Il est infiniment probable que les Hellènes n'ont apporté avec eux qu'une religion déjà très composite, comme ils l'étaient eux-mêmes au point de vue ethnique. On est conduit finalement à rechercher dans leur religion, telle qu'elle se présente à l'époque historique, les éléments dus à chacune des trois races primordiales de l'Europe, sans distinguer si ces éléments y sont entrés au moment où la civilisation aryenne s'est constituée, ou s'ils y ont été introduits ultérieurement par des influences extérieures.



L'application de cette méthode conduit à rechercher dans la religion grecque les éléments qui s'écartent de ses tendances générales, et qui paraissent procéder d'idées différentes. Ces éléments ne se reconnaissent pas facilement dans le syncrétisme anthropomorphique du temps d'Homère, et cela se comprend, car tout syncrétisme cherche avant tout à atténuer les caractères spécifiques des religions qu'il a fusionnées, et à faire oublier leur individualité ancienne. Ce n'est pas au moment où il est en plein épanouissement qu'il laisse surprendre son secret. Il faut attendre le moment de sa décadence, alors qu'il se dissocie en libérant ses éléments constitutifs. C'est ce qui est arrivé pour la religion grecque, et cette crise s'est manifestée par l'apparition des mystères.

On a vu souvent dans ceux-ci une évolution naturelle de la religion grecque. La religion homérique ne répondait pas à tous les besoins de l'âme humaine. Sa moralité était faible, et elle ne fournissait pas au fidèle les règles nécessaires pour diriger sa conscience. Mais surtout elle ne satisfaisait pas cette religiosité senti-

mentale qui est innée dans le cœur de l'homme. On avait besoin de dieux plus justes et plus humains, de dieux qui indiquassent à leurs fidèles les moyens infailibles de se dégager des instincts de l'animalité. On voulait des formules et des rites qui assurassent le pardon en cette vie, et dans l'autre monde une destinée supérieure à la vie misérable que menaient dans l'Hadès les héros d'Homère. Il fallait quelque chose de nouveau pour répondre à ces besoins intimes de l'âme grecque que la religion officielle était incapable de satisfaire. Ces aspirations se traduisirent par le mouvement qui créa les mystères. Ce fut comme une tendance à créer au sein des croyances communes des sortes de refuges limités pour la satisfaction de besoins spéciaux et extraordinaires.

C'est l'explication que l'on donne en général du développement des mystères grecs, et elle est fondée, mais elle n'embrasse pas tous les éléments du problème. On aurait tort de croire, comme l'ont soutenu certains historiens, que les mystères furent uniquement des écoles de philosophie religieuse et morale, corrigeant et complétant au profit de la civilisation le principe insuffisant de la mythologie anthropomorphique. J'estime au contraire qu'ils durent surtout leur succès à des survivances d'anciens cultes primitifs, auxquelles revinrent les âmes déçues par le vide du culte régnant, probablement sous l'influence d'un atavisme inconscient. Ces anciens cultes, repris par des esprits plus civilisés, furent évidemment transformés, et servirent de support à des idées nouvelles, mais bien des détails des mystères traduisent leur antique origine¹.

Les mystères sont donc à la fois une régression vers d'anciens cultes primitifs, et une évolution vers une religion plus épurée que le culte officiel, et il est difficile de décider quel est celui de ces deux aspects qui a le plus contribué à leur succès.

1. Cette réapparition d'anciens cultes primitifs a déjà été signalée par divers auteurs. — Bouché-Leclercq, dans une étude sur *Tyché* (*Rev. hist. relig.*, t. XXIII, p. 307), a soutenu que la popularité de cette déesse était due à un retour offensif des vieilles conceptions animistes. — M. Salomon Reinach (*Cultes*, etc., t. IV, p. 477) dit, après avoir signalé la remise en vigueur de vieux usages préhistoriques : « J'ai souvent insisté sur ces reculs apparents, dus à l'avènement de couches sociales attardées. » — Du même, dans *Rev. Ét. Grecq.*, janvier-mars 1915, p. 9 : « Lorsque le Panthéon Olympien prévalut dans la littérature, sinon dans la pensée grecque, — car il semble qu'on puisse suivre à la trace le vieux courant mystique qui affleure de temps en temps avant de reconquérir la suprématie avec les religions orientales — les cultes archaïques ne disparurent pas, mais s'accommodèrent au Panthéon. » — Moore, dans *Religious Thought of the Greeks*, montre le dionysisme et l'orphisme comme une régression temporaire des croyances helléniques vers l'animisme et la magie des primitifs.

Des institutions analogues aux mystères avec leurs pratiques magiques et leurs rites d'initiation, sont connus des primitifs et répondent à leur mentalité. Les anciens habitants de l'Europe devaient posséder quelque chose de semblable. Mais l'anthropomorphisme classique avait supprimé ces coutumes contraires au génie grec alors triomphant, et absorbé les cultes qui les pratiquaient. Il est probable toutefois que ces cultes avaient conservé quelques sectateurs obstinés et s'étaient maintenus en secret en prenant de plus en plus un caractère mystérieux, dans le sens usuel de ce mot. De petites sociétés secrètes, d'abord organisées pour pratiquer dans l'ombre des religions assez grossières, ont été peu à peu le refuge d'esprits plus élevés qui ont vu là le moyen de développer leurs idées philosophiques à l'abri de la défiance du culte officiel. A mesure qu'ils devenaient plus nombreux, ils ont exercé de plus en plus leur influence intellectuelle sur le milieu inférieur où ils se trouvaient relégués, et ils ont fondé finalement des systèmes religieux d'un esprit tout nouveau ; mais ils n'ont pu se libérer complètement des rites et des mythes dont la conservation constituait au début la raison d'être de leurs sociétés. De là ce mélange déconcertant, dans les mystères grecs, de cérémonies choquantes et de mythes enfantins, avec des enseignements de la plus haute moralité, et des conceptions d'un ordre élevé.

Nous laisserons de côté tout le développement moral et philosophique qui a été donné ainsi aux mystères, car c'est là un sujet étranger à celui qui nous occupe. J'insisterai au contraire sur l'origine de ces organisations, et sur leur but primitif qui a été de continuer et de restaurer des cultes anciens, antérieurs à la religion homérique, et provenant à mon avis des races primitives qui ont contribué à la formation des peuples aryens.

On admet généralement que le développement des cultes mystiques, favorisé par les tendances nouvelles de l'âme grecque, a dû néanmoins être provoqué par des influences étrangères exercées soit par les peuples soumis par les Hellènes, soit par des peuples voisins de la Grèce. Je ne nie pas que ces influences extérieures n'aient eu leur part dans le succès des mystères, mais c'est, à mon avis, en réveillant des traditions religieuses de même nature subsistant chez certains éléments du peuple grec. Les nations sujettes ou étrangères dont il s'agit appartenaient en effet elles-mêmes soit aux peuples aryens, soit aux races qui ont contribué à la formation

du groupe indo-européen. Restées en dehors de l'évolution plus complète subie par les Hellènes, et en ayant subi une autre distincte, elles avaient conservé, plus purs et plus vivaces, les cultes primitifs des premiers âges, et elles ont été capables de les ressusciter en partie chez les Grecs par leur contact et leur exemple. C'est ce que je vais essayer d'établir.

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DE DÉMÈTER

Les mystères les plus célèbres sont ceux de Déméter. Il semble bien qu'ils soient très anciens, et que leur origine remonte à des conceptions tout à fait primitives. Ils sont en effet fondés sur de vieux rites agraires, comme en pratiquaient les premiers hommes qui se sont adonnés à l'agriculture. rites ayant pour but d'assurer la fertilité des champs et de stimuler la végétation. Dans cet ordre d'idées, on a reconnu dans la Déméter primitive soit une truie-totem, soit un épi-totem, que l'on sacrifiait ou que l'on mangeait dans un repas de communion, pour se concilier les forces de la nature.

Si tel a été le caractère primitif de Déméter, cette divinité a pris ultérieurement un autre aspect, et, dans l'évolution des idées religieuses des prédécesseurs des Grecs, elle est devenue certainement la terre elle-même personnifiée et divinisée.

C'est un des résultats les plus certains des recherches modernes que d'avoir établi l'existence dans une grande partie de l'Europe méridionale, aux premiers âges de l'histoire, d'une divinité féminine qui représente la Terre. Les faits les plus décisifs dans ce sens ont été fournis par les découvertes opérées depuis quelques années en Crète et dans les îles de la Méditerranée orientale.

Dans ses belles découvertes de Crète ¹, M. Evans a trouvé de nombreuses statuettes et figurations féminines qu'il n'a pas hésité à considérer comme des idoles. La plus célèbre est celle qu'on appelle la déesse aux serpents, femme en riche costume, avec jupe à volants, corsage à taille, et coiffure élevée, et maîtrisant trois

1. Voir pour ces découvertes : Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1910. — Lagrange, *La Crète ancienne*, Paris, 1908.

serpents qui l'enlacent. Dans un autre exemplaire plus petit, et revêtu du même costume, la déesse tient les serpents dans ses mains. D'autres statuettes présentent un type plus grossier.

D'autres figurations, sculptées ou gravées, représentent ce qu'on a appelé la déesse aux lions. figure féminine toujours richement vêtue, dressée sur un rocher et accompagnée d'un ou deux lions. Dans d'autres cas, la déesse a des colombes à ses côtés, ou porte simplement des fleurs à la main.

Enfin toute une série de figures représentent une déesse nue repliant ses bras sur sa poitrine, comme pour serrer ou soutenir ses seins. Il faut d'ailleurs noter que les statuettes habillées ont aussi leurs seins à découvert, suivant la mode crétoise à l'époque minoenne.

Malgré les variantes du type, on admet qu'il s'agit dans tous les cas de la même divinité sous des aspects divers. Son type le plus ancien paraît être celui d'une femme nue, car on en a trouvé quelques exemplaires remontant à l'époque néolithique, et très informes. Evans les a rapprochés d'une série d'idoles primitives répandues dans le domaine égéen où elles apparaissent dès le début de l'âge du cuivre. Très fréquentes dans les Cyclades, on les a rencontrées en Crète, dans la Grèce continentale, et en Asie Mineure, à Troie et à Yoïtan. C'est ce qu'on a appelé les idoles en violon, parce que les plus simples consistent en une plaque de terre cuite ou de pierre découpée en forme de violon, avec une tête étroite, un long cou et un corps ovale. On voit cette forme se perfectionner peu à peu de manière à donner une image de femme nue, encore grossière, mais néanmoins discernable, d'autant plus que le sexe en est généralement très accusé.

Avec les progrès de l'art à l'âge du bronze, les formes humaines de l'idole se perfectionnent. On possède de nombreuses statuettes en marbre de Paros, sorties des tombes des îles, et figurant une divinité féminine. A Troie les idoles sont en pierre, en marbre ou en os; en cherchant à les classer, M. Goetze est arrivé à cette conclusion qu'en général les idoles de forme trapézoïde sont les plus anciennes, et se trouvent déjà dans la couche I, tandis que les idoles à long cou sont les plus récentes et doivent être rapportées à la couche V. Mais déjà dans la couche II, on a trouvé une idole en plomb d'un art plus avancé, représentant nettement une déesse nue se pressant les seins.

Dans l'île de Chypre, on trouve des représentations très analogues sous forme de plaquettes ou de figurines. A l'âge du cuivre se rapportent les plaquettes rectangulaires sur la surface desquelles des incisions figurent les traits et les ornements de l'idole. La plaquette d'argile a souvent été étirée de manière à figurer une tête plate et des bras recourbés. C'est seulement à l'époque mycénienne que les coroplastes parviennent à se dégager de la galette plate, et à s'essayer à modeler en ronde-bosse. La déesse ainsi représentée est, selon l'expression de Heuzey¹, « une horrible figure de femme nue au profil courbé en forme de bec, aux larges flancs, aux jambes assemblées qui s'amincissent brusquement sans base stable et presque sans pieds. Les oreilles énormes sont percées de deux trous ». La rudesse des maquettes s'atténue un peu avec le temps.

On constate dans toutes ces idoles une sorte d'hésitation entre la représentation nue ou habillée. Celle-ci n'est pas toujours la plus récente. Il semble que les sculpteurs aient surtout voulu indiquer le sexe de la figure, chose plus facile quand la déesse était nue ; ils soulignent alors les caractères sexuels d'une façon exagérée. Quand ils ont habillé la figure, ils ont abouti quelquefois à cet étrange compromis de marquer le sexe sur les vêtements au moyen de traits incisés, ou bien, comme nous l'avons dit pour la déesse aux serpents, ils ont laissé les seins à découvert. Enfin le geste rituel par lequel beaucoup de statuettes se pressent les seins accuse le caractère maternel de la déesse ; dans certains cas même elle porte un enfant.

En résumé, nous pouvons suivre, dans tout le bassin égéen et pendant deux millénaires, l'évolution d'un type de déesse dont le culte paraît avoir été très répandu et même prédominant dans cette région.

On a voulu que le type de la déesse nue dérivât d'un prototype babylonien, la déesse Istar, mais M. S. Reinach² a montré qu'il fallait admettre le contraire. Il faut donc chercher son origine dans une autre direction.

1. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, p. 146.

2. S. Reinach, *Les Déeses nues dans l'art oriental et dans l'art grec*, in *Chroniques d'Orient*, II, p. 566-584.



M. Evans a rapproché les statuettes découvertes par lui dans les couches néolithiques de la Crète des statuettes de femme dites stéatopyges qu'on a trouvées d'abord en France dans les dépôts aurignaciens, dont on connaît un exemplaire de la même époque au centre de l'Europe à Willendorf, mais qui se montrent aussi à l'époque néolithique dans le bassin de la Méditerranée, en Italie, à Malte, en Égypte.

Le type des idoles plates des îles de la mer Égée s'est rencontré d'autre part en Espagne, avec la forme en violon, ou en cône tronqué. Puis sont venues, comme éléments de comparaison les statues menhirs de l'Aveyron et du Gard, ainsi que les monuments analogues de Favizzano en Italie, et de Sardaigne; ce sont des pierres brutes à peine dégrossies sur lesquelles quelques entailles figurent grossièrement un personnage, dont le sexe est généralement indiqué par deux mamelons.

On est arrivé enfin à rattacher à ces diverses formes d'idoles d'autres représentations néolithiques plus incomplètes et réduites quelquefois à un simple visage, ou même à la partie supérieure d'un visage. Telles sont les sculptures trouvées sur les parois des grottes préhistoriques de la Marne par le baron de Baye; on en a reconnu de semblables dans les allées couvertes des bassins de la Seine et de l'Oise. Ce sont de vagues linéaments de visages humains, réduits souvent à un nez et des sourcils, généralement sans bouche, mais toujours ornés d'un collier, et portant souvent l'indication des seins. Ils rappellent beaucoup les figures décorant certains vases découverts par Schliemann dans les fouilles de Troie, et qu'on a souvent comparées à des têtes de chouette.

Une dernière transformation du type figuré dont il s'agit consiste dans ces dessins gravés ou peints sur divers objets et représentant deux yeux avec leurs sourcils, réduits souvent à deux cercles accolés entourés de lignes courbes. On en a trouvé en Espagne (os et phalanges gravés ou peints, cylindres et plaques de schiste gravés, vase de Millarès), en France (dolmens gravés, vases décorés), et dans les Îles Britanniques (cylindre en calcaire de Folkton Wold, et signes oculés de New-Grange, en Irlande).

L'ensemble de ces découvertes a permis aux préhistoriens d'y reconnaître les traces du culte d'une divinité féminine, culte qui se serait propagé à l'époque néolithique dans le bassin de la Méditerranée et dans une partie de l'Europe occidentale. En exposant cette théorie dans son *Manuel d'Archéologie préhistorique*¹, Déchelette la résume ainsi : « Tout semble démontrer que nous sommes bien en présence d'une idole féminine, personnification primitive de la maternité et prototype de ces déesses-mères si populaires dans tout le monde antique. » Mais il y voit aussi une déesse funéraire, gardienne des tombeaux.

Quels sont les rapports de cette divinité néolithique avec la déesse des fouilles crétoises et des îles de la mer Égée ? Pour Déchelette, il y a identité, mais comme il est partisan de l'origine orientale de la civilisation, il fait venir ce culte des côtes de l'Asie Mineure et de l'Archipel dans l'Europe occidentale. M. S. Reinach au contraire explique la connexité de ces représentations occidentales et égéennes par un courant de civilisation allant du Nord-Ouest au Sud-Est.

J'ai cherché dans une étude antérieure² à montrer que la propagation de la divinité néolithique était due à l'extension de la race Méditerranéenne du Sud au Nord. Très répandue dans le bassin méditerranéen à l'époque où cette race y domine, on la retrouve en Europe partout où l'on constate que les Méditerranéens se sont propagés. L'exemple le plus frappant de cette coïncidence est celui des îles Britanniques où la population, à l'époque néolithique, est nettement du type méditerranéen, et où nous avons vu qu'on avait trouvé des traces indiscutables de la divinité préhistorique.

C'est également dans un milieu de type méditerranéen que se montrent, vers la fin du néolithique ou à l'âge du bronze, les petites figures de femme en terre cuite trouvées dans certains villages préhistoriques de la presqu'île des Balkans ou même de l'Europe centrale. On en distingue deux groupes. L'un, thraco-égéen, s'étend sur la Bulgarie et la Serbie orientale jusqu'aux Karpathes et dans le sud de la Russie ; la station la plus célèbre de ce groupe est celle de Tordos, en Hongrie ; les figures qui s'y rattachent sont généralement nues, assises, colorées et couvertes de dessins sur

1. Tome I, p. 586.

2. G. Poisson, *Les Migrations néolithiques*, première partie, *La Migration de la race méditerranéenne vers le nord* ; *Revue d'Auvergne*, 1915.

tout le corps. L'autre groupe est celui de l'Illyrie, avec la station typique de Butmir, en Bosnie. Les figures y sont pour la plupart habillées; la plus remarquable est celle de Klicevac, près de Kostok, sur le Danube.

La déesse préhistorique serait donc spéciale à la race méditerranéenne, et exprimerait ses idées religieuses particulières. C'est en Crète et dans le domaine égéen, où cette race s'est maintenue le plus longtemps, et a atteint le plus haut degré de sa civilisation personnelle, que l'on trouvera des indications sur le caractère de cette divinité. Mais il conviendra également de faire état des renseignements que nous fournissent les traditions historiques sur toutes les divinités de même nature dont on retrouve le souvenir dans toute l'étendue du bassin méditerranéen.



En Crète nous avons vu que la déesse se présente sous trois aspects principaux : la déesse nue, la déesse aux serpents, et la déesse aux lions. .

La déesse nue a un caractère sexuel prononcé. La saillie de ses organes féminins, le geste par lequel elle presse ou soutient ses seins, tout cela accuse évidemment son rôle de mère, de force génératrice.

Les serpents qui distinguent le second type de la déesse lui donnent une autre signification. La relation entre le serpent et les puissances chthoniennes est universelle; l'art antique le donnait comme attribut à la déesse Terre, à la Tellus des Romains. Hécate est également une déesse aux serpents¹. La divinité crétoise aurait donc un caractère chthonien, ainsi que Déchelette l'a admis pour sa parente, la divinité néolithique, gardienne des tombeaux.

La déesse aux lions est généralement debout sur le sommet d'une montagne, plus ou moins boisée. C'est la souveraine des montagnes, des bois et des bêtes fauves. Ces attributs nous rappellent un type divin bien connu, celui de la *Potnia thérôn*, qui est au fond la Terre divinisée.

La déesse minoenne qui se manifeste ainsi comme une puissance génératrice, chthonienne, et dominatrice de la vie terrestre, doit

(1. Gerhard, *Ueber Melroon und Göttermutter*, 1849. — Piganiol, *loc. cit.*, p. 105.

donc être considérée comme la Terre-mère, une des premières divinités qui se présentent à l'esprit des peuples primitifs. Elle a sa place dans la plupart des mythologies, mais il semble bien que les Crétois, et d'une façon générale les premiers peuples du bassin méditerranéen, lui aient donné dans leurs cultes une importance prépondérante.

Certes on voit à côté d'elle, dans les fouilles de Crète, des traces d'autres cultes, ceux du pilier, de l'arbre, de la hache¹, et surtout une autre divinité mâle. L'adoration des objets matériels est un reste de fétichisme, et peut d'ailleurs se rattacher au culte de la déesse, car, comme on l'a dit² : « Avant de s'entourer de fauves, elle fut une bête fauve. Avant de se fixer sur la pointe du rocher, elle fut le rocher sacré. Avant de se tenir debout sur le pilier de pierre ou de bois, elle fut ce pilier lui-même. » Quant au dieu mâle, ce n'est qu'un compagnon de la déesse, une divinité parèdre et subordonnée. M. Evans le regarde comme le fils ou l'amant de la déesse.

Les traditions mythologiques confirment ces interprétations. Elles nous montrent en Crète deux déesses. L'une est la *Mètèr oreiè*, déesse de l'Ida et du Dicté, mère des hommes et des animaux. Sous le nom de Rhéa, elle est mère du Zeus crétois qu'elle cache et élève dans une caverne du mont Dicté. Ce Zeus n'est pas encore le Maître puissant de l'Olympe ; c'est un dieu jeune et imberbe, qui naît et qui meurt, puisqu'on montre son tombeau sur le mont Iouctas, près de Cnosse. Ce dieu jeune peut être aussi le Dionysos crétois ou Zagreus. C'est un dieu-taureau auquel se rapportent le culte minoen des cornes de consécration, et les traditions du taureau d'Europe, de celui de Pasiphaé et du Minotaure. A côté du couple de la mère et du fils, on connaît aussi en Crète une seconde forme de la divinité féminine, celle de la jeune fille, Britomartis, tantôt vierge comme Artémis, tantôt amante du dieu parèdre comme Europe, Pasiphaé ou Ariadne. Les deux types peuvent se confondre, et la déesse devient mère de son compagnon tout en restant vierge.

On retrouve les mêmes conceptions sur tout le littoral de la Méditerranée, à l'époque archaïque. C'est ce que s'est efforcé de

1. Evans, *Mycenæan tree and pillar-cult*, 1901.

2. Graillot, *Culte de Cybèle*, 1914, p. 2.

démontrer M. Hogarth ¹, en citant avec Rhéa et Zeus en Crète, Isis et Horus en Egypte, Cybèle et Attis en Asie Mineure, Aschtoret et Tammuz en Syrie. Le Dr Bertholon a insisté sur cette démonstration ². D'après lui la déesse aurait porté en Afrique le nom de Tanit, et elle aurait été empruntée aux indigènes libyens par les Carthaginois, puisqu'on ne trouve pas ce nom en Phénicie. C'est une déesse-mère, car on l'a souvent assimilée à Junon, et diverses inscriptions africaines l'appellent Déa Nutrix. Un monument de Lambesse la représente avec un enfant sur le bras gauche, et un pain dans la main droite, ce qui la montre comme la déesse de la fécondité et de la végétation. C'est donc elle qu'on doit voir dans la Cérès africaine. Bertholon l'identifie à la déesse Neit qui tient une place particulière dans le Panthéon égyptien ; c'est spécialement la déesse de la partie ouest du Delta, et aussi celle des peuplades libyennes limitrophes, et on a supposé qu'elle avait été introduite par celles-ci en Egypte. Le nom de Tanit serait celui de Neit précédé de l'article berbère.

Hérodote identifie Neit et Athènè, et il fait également de cette dernière une divinité des Libyens, sans toutefois parler de Tanit qu'il ne connaît pas. Mais Diodore de Sicile assimile très nettement Tanit à la déesse hellénique. J'ai essayé de montrer, dans un mémoire spécial ³, qu'on pouvait rattacher le culte d'Athènè à celui de la déesse néolithique, et par suite à la déesse méditerranéenne.

En Asie Bertholon cite la déesse Anaïtis de l'Asie Mineure, l'Anahita des Perses. Une inscription de Philadelphie (Lydie) appelle Anaïtis *mère*. Un hymne de l'Avesta invoque Anahita comme déesse des eaux, de la fertilité, celle qui augmente les troupeaux et donne aux femmes la fécondité. Les Grecs l'ont identifiée avec Artémis, mais avec une Artémis comme celle d'Ephèse, qui, avec ses mamelles multiples, est évidemment une déesse de la fécondité.

Cette déesse mère, M. Camille Jullian ⁴ s'est attaché dans plusieurs

1. Voir aussi : Prinz, *Bemerkungen zur altkretischen Religion*, dans *Wittheilungen des K. deutschen Arch. Instituts*; *Athen. Abt.*, XXXV, 1910, pp. 149-176.

2. Dr Bertholon, *Les premières populations de l'Afrique septentrionale*; *Rev. Tunisienne*, 1909-1910. — *Essai sur la Religion des Libyens*; *Rev. Tunisienne*, 1908, p. 480.

3. G. Polsson, *L'Origine préhistorique du mythe de Méduse et du culte d'Athènè*; *Rev. anthropologique*, 1916, n° 10.

4. C. Jullian, *Les Origines historiques du sol français*; *Rev. Bleue*, 1910. — *Les anciens dieux de l'Occident*; *Rev. Bleue*, 1911.

ouvrages à en établir l'existence en Occident à l'époque préhistorique, sous l'aspect de la terre mère. Il a montré l'importance et la persistance de ce culte en Gaule, surtout dans la Gaule méridionale, localisation que j'explique par la prédominance dans cette région de la race méditerranéenne.

Un dernier écho historique du culte archaïque de la déesse mère se trouve dans la mythologie irlandaise. J'ai rappelé plus haut que les Iles britanniques avaient eu une population primitive du type méditerranéen, et qu'on y avait trouvé des traces du culte de la divinité néolithique. Or les traditions sacrées de l'Irlande racontent que ce pays fut envahi par un peuple de civilisation avancée, les Tuatha de Danann, nom qui signifie les peuples du dieu fils de Dana¹. Cette déesse Dana, qui donne son nom à ses peuples et prend ainsi le pas sur ses trois fils, présidait à la science, à la poésie et à la littérature. C'est la même transformation que j'ai admise pour l'Athènes grecque, et elle prouve que les Tuatha de Danann ont apporté en Irlande, avec le culte de la divinité féminine, des connaissances et des idées d'un ordre déjà très élevé.

En résumé, il y a certainement un rapport étroit entre la race méditerranéenne et la vieille divinité féminine dont les monuments primitifs et les traditions mythologiques établissent l'existence dans le bassin de la méditerranée, le sud et l'ouest de l'Europe. Or c'est à cette race qu'appartenaient en majeure partie les prédécesseurs des Grecs, qu'on les appelle Pélages ou autrement. C'est donc cette divinité que les conquérants Hellènes trouvèrent devant eux dans leur nouveau domaine, et, de même qu'ils n'anéantirent pas les populations conquises et se les assimilèrent peu à peu, ils durent également laisser subsister à l'état plus ou moins secret les cultes locaux. Puis, comme il arrive toujours en pareille matière, leur propre religion s'imprégna peu à peu de ces éléments étrangers. Essayons de retrouver dans la religion grecque la trace de la vieille déesse.



La mythologie grecque contient des traces encore bien apparentes du culte de la Terre-Mère. Elle met à l'origine des choses, après des entités vagues, telles que le chaos, Eros, l'Erèbe, l'Océan, deux

1. D'Arbois de Jubainville, *Cours de litt. celtique*, t. II, p. 143.

divinités mieux définies, Ouranos et Gaia ou Gê, le ciel et la terre : Gaia est souvent appelée la « pélasgique ». On se rappelait que l'oracle de Delphes avait été à une époque ancienne un sanctuaire de Gê, associée au dieu serpent Python ; même après la prise de possession du sanctuaire par Apollon, symbole de la conquête grecque, elle y avait conservé un autel secondaire. Pausanias nous apprend qu'à Phlionte la Terre était encore vénérée comme la grande Déesse.

Mais cette matérialisation trop grossière répugnait au génie grec. Le concept d'une divinité féminine ne lui était pas cependant étranger. Les éléments méditerranéens qui avaient pris part à la formation des peuples Indo-Européens avaient dû introduire cette idée religieuse dans la mythologie aryenne, mais sous une forme plus spiritualisée. Les Grecs transformèrent de la même façon le culte de la Terre-Mère des Pélasges, et de cet être panthéistique, puissance unique et dominante qui pénètre la substance de toutes les créatures, ils tirèrent une série variée de figures féminines, reproduisant chacune un aspect particulier du type primitif.

Les mythologues anciens et modernes ont souvent insisté sur ce fait que la plupart des déesses sont au fond identiques, et peuvent se ramener en dernière analyse à la Terre-Mère ou à la nature. Varron nous dit que la grande déesse phrygienne est des aspects de la Terre, et la même divinité que Cérès, Ops, Junon, Vesta, Proserpine. Apulée fait dire à la grande déesse : « Je suis la Nature, Mère de toutes choses, maîtresse des éléments, principe originel des siècles, divinité suprême, reine des Manes. Les Phrygiens m'appellent la Mère des dieux, les Athéniens Minerve. Je suis Vénus Saphienne pour les habitants de Chypre, et Diane Dycéenue pour les Crétois. » Saint Augustin, l'Empereur Julien tiennent un langage analogue. De nos jours, Gerhard ¹ et Curtius ² ont repris cette théorie, dont les adeptes sont actuellement nombreux.

Chacune des déesses antiques représente donc un des aspects de la divinité primitive. Héra est comme elle l'épouse et la mère par excellence. Rhéa partage ce caractère, mais elle est encore, comme Cybèle, la déesse des montagnes et des bêtes sauvages. Artémis dompte également les habitants des bois, mais elle accentue le caractère virginal qui s'unit si étrangement à la maternité

1. Gerhard, *Ueber Melroon und Göttermutter*, 1849.

2. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 62.

chez la vieille déesse. Aphrodite en personifie le caractère sexuel, si apparent dans les statuettes préhistoriques de femme nue. Minerve en symbolise au contraire les attributions intellectuelles et l'action civilisatrice.

Si nous arrivons enfin à Dèmèter, nous constatons qu'elle est également la même déesse préhellénique, considérée dans son rôle de Terre génératrice, mère des moissons, et de puissance souterraine, gardienne des tombeaux. Avec sa fille Perséphone, et Hécate, elle a absorbé tout le caractère chthonien de l'ancien culte. On a voulu en voir la preuve dans son nom même, ou *Dé* serait une variante de *Gé*, ce qui n'est pas toutefois établi.

Son culte avait un caractère archaïque. Hérodote nous affirme qu'elle était une des anciennes déesses des Pélasges. A Argos, Pélasgos passait pour avoir fondé le temple de Dèmèter-Pélasgis ; à Athènes et à Patras, son culte était associé à celui de *Gé* ; il était très ancien en Thessalie, où se place la légende d'Erysichton. En Béotie elle était honorée sous le nom de Dèmèter Cabire ; à Lerne on la surnommait Chtonia. En Élide, à Olympie, Dèmèter et Coré étaient adorées sous le nom de Despoinai, les Maîtresses ; généralement elles recevaient le nom de Grandes Déesses.

Dans la religion officielle, Dèmèter avait bien perdu de son importance ancienne. D'abord regardée un peu comme une étrangère, une divinité crétoise, elle fut admise plus tard parmi les dieux Olympiens, en formant toutefois avec Dionysos un groupe à part. Les Achéens et les Ioniens ont fini par l'accepter, tandis que les Doriens l'ignoraient ou s'y montraient hostiles. Elle est considérée simplement comme la déesse de l'agriculture. Si elle préside quelquefois aux mariages, notamment à Athènes, cette prérogative lui est disputée ailleurs par Héra. Son rôle primitif de divinité funéraire s'est reporté sur sa fille Coré ou Perséphone. Bref Homère et les autres poètes la représentent comme une divinité secondaire et aux attributions limitées.

Mais bien des indices témoignent qu'elle joue un tout autre rôle en marge des cultes officiels dans les croyances populaires. Elle a conservé son prestige dans les couches inférieures de la population qui contiennent tant d'éléments pélasgiques. Elle est l'objet d'un culte secret, peut être interdit au début, puis toléré peu à peu avec un certain mépris, jusqu'au jour où des esprits supérieurs, dégoûtés du vide et de l'amoralité de la religion olympienne, s'avi-

sèrent qu'il y avait peut-être dans cette religion des petites gens quelque sens profond, quelque enseignement précieux. Faute de les y trouver, ils pouvaient les y introduire sous une forme ésotérique, et développer sous ce couvert leurs propres conceptions. De cette conjonction des vieilles superstitions populaires, et des besoins mystiques des esprits novateurs, sortit une vogue nouvelle pour le culte périmé, mais sous une forme spéciale qui fut celle des mystères. C'est en Attique particulièrement, où tout prouve la permanence d'un fort élément pélasgique, que ces tendances se manifestèrent, et se concrétisèrent dans l'institution des Mystères d'Éleusis.

Ceux-ci sont donc bien une survivance, une réapparition déguisée du vieux culte méditerranéen de la Terre mère, et de la divinité féminine de l'époque néolithique. Ils manifestent l'influence exercée sur la religion grecque par un élément ethnique spécial, la race dite méditerranéenne, qui était entrée pour une certaine part dans la composition de la famille aryenne, et que les Hellènes ont retrouvée sur le sol de la Grèce.

(A suivre.)

G. POISSON.